HAL
open science

Les genres féminins chez les Gbaya de Centrafrique

Paulette Roulon-Doko

To cite this version:

Paulette Roulon-Doko. Les genres féminins chez les Gbaya de Centrafrique. Didier Béatrice, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber. Le dictionnaires universel des créatrices, Tome1 A-G, Des femmes-Antoinette Fouque, pp.835-836, 2013, 9782721006288. hal-01481483

HAL Id: hal-01481483

https://hal.science/hal-01481483

Submitted on 2 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paulette ROULON-DOKO (LLACAN, UMR 8135 du CNRS / INALCO)

Les genres féminins chez les Gbaya de Centrafrique

Les Gbaya sont une population d'environ un demi million qui occupent un territoire situé pour les quatre cinquième, à l'ouest de la République Centrafricaine et pour le dernier cinquième, au centre est du Cameroun. Le groupe numériquement le plus important, appelé Gbaya kara ou gbaya du Nord, est sub-divisé en plusieurs sous-groupes dont les Gbaya 'bodoé chez qui je travaille. Ceux-ci forment un groupe homogène d'environ 5000 personnes réparties en une quarantaine de villages au sud-ouest de Bouar (R.C.A.).

La langue gbaya appartient, au grand groupe linguistique Gbaya-Mandja-Ngbaka qui s'étend sur trois pays d'Afrique centrale : la République Centrafricaine, le Cameroun et la République démocratique du Congo. C'est une langue oubanguienne du sous-groupe « Adamawa oriental » (phylum Niger-Congo).

Les Gbaya 'bodoé sont des chasseurs-cueilleurs-cultivateurs. Ils vivent dans une savane arbustive très verte, sillonnée par de nombreuses petites rivières dont les berges sont couvertes de forêts, exploitant toute l'année les ressources spontanées de leur milieu naturel par la chasse et la collecte, tout en pratiquant une petite culture (manioc, sésame et plantes vivrières). Sur le plan technologique, ils façonnent des poteries, confectionnent des vanneries, travaillent le bois et pratiquent le travail du fer dont ils étaient autrefois producteurs. Ils se caractérisent par une hiérarchisation sociale très réduite : il n'y a pas de métier réservé dont un individu ou un groupe pourrait revendiquer l'exclusivité. Outre les nécessaires activités de subsistance, chacun se livre aux occupations de son choix. Culture de tradition orale, le savoir est commun à tous et chacun peut y avoir également accès.

Hommes et femmes ont chacun leur domaine d'activités, sans réelle exclusive ni interdit. Ainsi la chasse à la sagaie, est le fait des hommes, mais les femmes ont elles aussi une chasse à la houe-bêche qui leur est propre. Ces deux types de chasse donnent l'une et l'autre lieu à des manifestations rituelles afin de protéger la chance de chaque chasseur, homme comme femme. Les tâches quotidiennes sont habituellement réparties entre hommes et femmes, sans que les uns n'aient d'autorité sur les autres.

La musique, comme tous les autres domaines, est ouverte à tous. Tout le monde chante, danse et peut jouer d'un instrument. Cependant, tandis que les contes sont également dits par tous, les productions musicales sont soit mixtes, soit spécifiques aux hommes ou aux femmes. Ce sont les genres féminins de musique vocale dont les paroles sont fixées par la tradition que je vais présenter, à savoir les chants de gibier[1] et les chants de fillettes.

1. Les chants de gibier

En saison sèche, au moment des chasses aux feux, l'arrivée au village d'un gibier tué par les hommes est saluée avec allégresse par les femmes qui font la fête au gibier. Pour un gibier de taille moyenne elles se précipitent pour prendre l'animal des mains du jeune porteur et le brandissent en s'exclamant fort « Oh chéri, oh, nous avons trouvé le gibier que nous mangerons… ». Pour un très gros gibier porté, ficelé à un bois, par deux personnes, les femmes du lignage du chasseur se rassemblent autour du gibier posé à terre et dansent en brandissant des branches feuillues qu'elles viennent de couper tout en entonnant des « chants de gibier » *gìmá sàdì*.

Ces chants, au nombre de 21 dans mon corpus, manifestent (i) la joie (« je m'envole ! »), (ii) vantent la vaillance du chasseur (« il n'y a pas d'homme faible ! » « mon mari, c'est pour moi qu'il a tué celui-ci ») à laquelle les femmes associent (iii) une virilité dont elles exaltent la force et l'ardeur (« à coups de reins, lance le dans le mille »), (iv) incitent au partage du gibier (« tu m'en donnes quand je danse avec toi ») et dénoncent celles qui ne voudraient pas partager, enfin (v) soulignent l'excellence de la nourriture rapportée.

Ces chants, comme la plupart des chants du répertoire de musique uniquement vocale, s'organisent sur l'alternance entre une partie soliste et un répons constituant une structure cyclique sans fin imposée. Je n'en donnerai qu'un exemple :

Solo :	Répons :
Le gibier de saison sèche	son jus suffit
Trempe ta boule, avale-la	son jus suffit
Nous l'avons bien dit	son jus suffit

[1] Pour une présentation plus détaillée, on pourra se reporter à Roulon-Doko, Paulette, 1998, *Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*, l'Harmattan (pp. 114-122).

Le gibier de saison des pluies son jus suffit….

2. Les chants de fillettes

C'est lorsqu'elles vont en excursion, pour aller cueillir des champignons, récolter des chenilles, etc. que les fillettes, se promenant en groupe, chantent ces chants qui ont la particularité, avec les berceuses que peuvent chanter aussi bien les femmes que les hommes, d'être sans répons et d'avoir un déroulement limité dans le temps. Je distinguerai trois sous-répertoires : (i) des chants à capella et des chants accompagnés par un instrument de musique que seules les filles fabriquent : (ii) un ocarina et (iii) des boules tapées.

(i) Les chants à capella

Ce sont des chants qui se déroulent dans le temps comme une comptine, toutes les fillettes chantant l'unisson. Les 4 chants de mon corpus alignent des énoncés dont le sens général est allusif voir crypté avec des termes qu'elles ne peuvent expliquer. Ils parlent tous de fillettes, de vieilles femmes et des hommes.

(ii) Les chants avec ocarina

L'ocarina *ndúrè* est une boule en poterie (argile cuite puis noircie au graphique) percée de deux trous que les fillettes façonnent elles-mêmes. Une fillette, tenant l'ocarina à deux mains, souffle régulièrement dans un des trous, plaçant l'index d'une main au-dessus de l'autre trou qu'elle ferme par intermittence pour changer le timbre produit. Les autres chantent la chanson qui est toujours un chant d'amour.

A la nuit tombée, elles chanteront doucement en commençant par : « ocarina, les garçons là, bonjour, oh yé ! ». Le plus courant s'adresse à un garçon dont chacune peut dire le nom de celui auquel elle pense, lui disant « je grimperai avec toi au sommet d'un kapokier… » *ʔám té-dàŋ gérà ʔímèé*….

Voir *pútú ká náŋám*

(iii) Les chants avec des boules tapées

Il s'agit d'un jeu[2] que les fillettes font entre elles. Pour cela, elles vont cueillir deux fruits d'*Aeglopsis chevalieri* (RUTACEAE) *kɛ́kɛ̀ɛ́* qu'elles trouent pour l'évider et le remplir de petits cailloux. Les deux boules sont ensuite assemblées par un lien de fibres tressées dont elles fixent une extrémité dans chaque trou en le coinçant par un petit morceau de bois. L'ensemble est également appelé *kɛ́kɛ̀ɛ́*. Chaque fille prend en main une des boules, l'autre pendouillant. Par un mouvement rythmé de la main, elle amène la boule libre à venir cogner régulièrement celle qu'elle tient au creux de sa main. Sur le rythme ainsi produit, les filles chantent :

Mais moi : Ndongué, mais moi : Ndongué
Je vais m'en retourner pour toi.
Mais moi : non !
J'ai déjà pris six épouses….

et répètent ce même couplet en faisant varier à chaque fois le nom du village (Ndongué, Kotogon, etc.).

[2] *Cf.* Roulon-Doko, Paulette, 2002, Les jeux d'enfants chez les Gbaya (Centrafrique), *Journal des Africanistes*, 72-1 : 31-52.